

L'ÉPOPÉE DU CEP à EIAO ou comment les îles Marquises faillirent devenir nucléaires

Texte par **Jean-Louis CANDELOT**

En 1973, Jean Louis Candelot eut l'occasion de séjourner quelques mois sur Eiao, l'île au trésor de l'archipel des îles Marquises habituellement déserte. Qui n'a rêvé un jour de connaître l'expérience de Robinson Crusoé ? Mais, si l'île est très isolée, elle était à cette époque loin d'être inhabitée : une soixantaine de personnes y travaillaient, assistées en permanence par un navire EDIC de la Marine Nationale destiné à les soutenir au cas où... La mission à remplir était d'effectuer des forages géologiques pour déterminer si cette île aurait pu résister au choc d'expérimentations nucléaires souterraines. L'époque et la raison d'Etat le voulaient ainsi. Heureusement, et pour le plus grand bien des populations de l'archipel, il n'y eût pas de suite. Pour la première fois, voici des détails sur une expédition longtemps entouré d'un grand secret...

Début août 1972. Je suis technicien "Energie" au Service Logistique du centre CEA (1) de Mahina. Il y a beaucoup de rumeurs depuis quelques temps: les pays riverains du Pacifique sont de plus en plus opposés aux essais aériens nucléaires et veulent rompre leurs relations diplomatiques. On parle de transférer tout le CEP (2) aux îles Kerguelen, « Non, à Rapa », disent d'autres... Il y a de l'agitation dans l'air, beaucoup de remue ménage dans les couloirs des bureaux. On me convoque avec d'autres collègues, spécialistes de leur partie. La réunion a lieu dans la grande salle de conférence voisine du saint des saints: le bureau du DIRAM (3), c'est bien rare que des "PL" (4) soient invités à y entrer. Le chef du personnel nous rappelle les règles de la discrétion à laquelle nous sommes astreints, puis le DIRAM fait son entrée, suivi d'un ingénieur à cheveux blancs, mais encore jeune, Mr Van D ... ; il nous le présente et nous laisse en sa compagnie. D'entrée, la règle du jeu est donnée : ce sera aux îles Marquises ; et il nous montre des vues aériennes ! Nous avons trois jours pour concevoir les plans, définir les matériels nécessaires, sélectionner ceux existants, acheter sur place ceux manquants pour construire un village destiné à abriter une centaine de personnes quelques mois dans l'île d'Eiao. Toutes autres affaires cessantes, priorité absolue, carte blanche ! Nous respecterons la règle, mutisme total.

Secrets d'Etat...

Toujours est-il que ce n'est pas de nous que viendront les gros titres qui fleurissent quelques jours après dans la presse locale : « Le CEP s'installe aux Marquises ! » Il eut été bien difficile que rien ne transpirât: toute la population s'est demandée ce que pouvait bien contenir cet énorme caisson peint en blanc qu'un hélicoptère Super-Frelon a transporté sous lui à bout d'élingue, depuis Mahina jusqu'au port de Papeete, pour le débarquer directement dans le radier du TCD "Ouragan". Le secret sera bien gardé : il s'agissait des... latrines préfabriquées. Mais les véhicules et engins, les stocks de vivres, les matériels de loisir ainsi que les quantités impressionnantes de tubes que l'on engouffre dans le navire et la noria des hélicoptères exciteront la sagacité des journalistes. Le député Francis Sanford écrira à l'Assemblée Nationale pour exprimer « l'inquiétude des populations marquisiennes » et en faisant valoir que depuis le 28 juillet 1971, l'île d'Eiao, propriété du Territoire, est devenue "site classé". Son accès, désormais, doit faire l'objet d'une autorisation délivrée par les autorités territoriales. Un autre député, Michel Rocard (5), demande carrément « si les travaux entrepris par le Centre d'Expérimentation du Pacifique sur l'île d'Eiao sont bien destinés à étudier la possibilité de poursuivre la mise au point des armes nucléaires par des expérimentations souterraines ». Le ministre Debré lui répondra « qu'il souhaite enterrer les explosions nucléaires françaises... afin de rendre à Tahiti sa vocation touristique ». Quel que soit le bien fondé légal des récriminations locales, la raison d'Etat prévaudra. N'étant pas à un "à peu près" près, l'amiral Claverie expliquera « qu'il ne s'agit nullement de poser les jalons d'une base d'expérimentations nucléaires à Eiao ». Mais simplement d'installer l'infrastructure nécessaire à une mission du B.R.G.M. (Bureau de recherches géologiques et minières), chargé de découvrir les minerais susceptibles d'être employés. La mission ne séjournera que quelques jours à Eiao.

Elle devait y demeurer près de dix mois ! Le 18 août, le TCD "Ouragan" appareille les cales pleines. Tandis que le ministre Debré reconnaît, là-bas en France, qu'il s'agit bien d'envisager des tirs nucléaires souterrains, pendant son trajet le navire embarque en catimini à l'atoll de Hao un

détachement de sapeurs du Génie et de la Légion Etrangère pour assurer la protection des lieux. De la même manière, de la main d'oeuvre locale a été recrutée à Raiatea, dans les îles Sous-le-Vent, par souci de ne pas porter l'alarme parmi les populations marquisiennes. Les *fetii* (membre des familles) des exilés du gouvernement de la Colonie (6) de 1897 prirent-ils conscience de cette ironie de l'Histoire ? Toujours est-il, qu'après l'euphorie d'un débarquement hélicoporté qui se passa selon les règles de l'art, le quotidien prit très vite le dessus par des freins divers sous forme de revendications syndicales, le chantier prit du retard, l'esprit de pionniers n'était pas là... Or le temps, c'était de l'argent ! Aussi en janvier 1973, alors que j'étais en convalescence d'une maladie sévère, je reçus à domicile la visite de mon "patron" de la Logistique. Il m'expliqua que le technicien chargé d'appliquer mes plans posait problème. Il était parti pour un mois de séjour, il y en avait quatre de cela, et n'en pouvait plus, était au bord de la dépression nerveuse, exigeait son rapatriement... L'ensemble du chantier en souffrait, étais-je toujours volontaire pour partir ? Je répondis "Oui, quand ?" Le départ était fixé pour le lendemain après-midi... Le chantier d'Eiao abordait la phase II, c'est-à-dire qu'un premier forage géologique était terminé, il en restait deux. Je partais pour un mois assuré, j'y passai six mois en trois séjours.

A bord "L'Oiseau des Îles"

Première journée. Ce petit caboteur blanc avait été la fierté de la Compagnie Française des Phosphates d'Océanie, mais ne payait plus guère de mine. Il avait été racheté, ou loué, par le CEP et armé d'un équipage polynésien pour assurer la desserte des différents "postes périphériques" disséminés à travers toute la Polynésie et liés aux expérimentations nucléaires. J'embarquai à bord par une fin d'après-midi ; le navire, sortant de révision le matin même, terminait ses opérations de chargement. Une voix de stentor depuis la passerelle dominait le vacarme des machines, treuils et poulies, exigeait, mettait en garde, réprimandait, bref, commandait. Son propriétaire était de taille inverse à la puissance de la voix; elle appartenait au capitaine Germain Coulon. J'eus à peine le temps de me présenter, que celui-ci d'un geste du doigt, sans quitter des yeux de sous sa casquette les opérations de chargement, désigna un matelot hilare qui le dominait de deux têtes pour me conduire à ma cabine. D'autres passagers étaient déjà à bord, mais le gros de la troupe allait débarquer d'un autobus de l'armée. Il s'agissait de gens pour la plupart âgés, les traits pâles et tirés, visiblement déjà très éprouvés avant d'embarquer. A peine répartis dans les cabines, ils s'allongèrent sur leurs couchettes et s'endormirent comme des masses. Ce n'est que le lendemain, en mer, que nous fîmes plus ample connaissance. Il s'agissait de l'équipe de relève des "sondeurs", appartenant à un service très particulier du C.E.A-France: ils assuraient là-bas la réalisation des forages géologiques des chantiers spécialisés. Ils étaient arrivés de France le jour même de l'appareillage par un vol militaire COTAM, s'étaient retrouvés quelques heures quasiment séquestrés dans un "centre d'accueil" de l'armée, avant d'être mis à bord manu militari. Secret oblige ! La plupart n'avaient jamais voyagé hors de la métropole et, venant du Massif Central, possédaient un savoureux accent du terroir. L'un d'eux, le plus âgé, devait donner quelques inquiétudes pendant la traversée au médecin militaire appelé qui nous accompagnait. Il n'avait jamais voyagé hors de France, jamais pris l'avion, jamais embarqué à bord d'un bateau. En quarante huit heures les trois stress devaient se cumuler, additionnés du décalage horaire puis du mal de mer ; notre "toubib" passa la plupart de la traversée au chevet de sa couchette...

A cinq heures de l'après-midi "*L'Oiseau des Îles II*" appareillait avec grâce, direction l'île au trésor ! A onze heures du soir, il était à nouveau à son poste de mouillage, l'air déconfit. Nous avions eu droit à tout, sans même avoir dépassé le chenal entre Moorea et Tahiti. Celui-ci était très houleux, encore agité par les restes d'une queue de tempête. Au repas du soir le capitaine nous avait invités à sa table, sur laquelle une quinzaine de couverts et de serviettes immaculées étaient disposés. Les différents convives s'assèrent quelques instants, puis se relevèrent pour s'éclipser à tour de rôle en s'excusant, le front en sueur. Le bateau était un véritable bouchon qui roulait bord sur bord ; du carré des officiers, situé juste sous la passerelle de commandement, on aurait pu toucher la mer en tendant le bras hors des hublots bâbord ou tribord selon l'inclinaison : heureusement, ceux-ci étaient soigneusement condamnés. La proue, tantôt enfournait à la lame et s'y englutissait, tantôt paraissait vouloir voler à la rencontre de la lune... Stoïque, le capitaine englutissait sa soupe; à la fin de celle-ci nous ne devions guère être plus de quatre à lui tenir compagnie. Soudain le régime de la machine se mit à ralentir, eût quelques hoquets, puis s'arrêta. Le chef-mécanicien, quitta la table à toute allure... Le capitaine continuait sa soupe, tranquille. J'en fis autant, du moment que le Maître du bord donnait l'exemple... Il y eût des tintements d'outils dans la salle des machines, puis de sévères éclats de voix et peut-être quelques horions. Enfin, le moteur repartit, et le chef-mécanicien s'en revint reprendre sa

place à table, grommelant contre son idiot de « graisseur » nouvellement embarqué qui, lors d'une manoeuvre, avait confondu deux vannes... Puis on passa au plat suivant, tandis que le navire se mettait à rouler d'avantage, s'il était possible. Je remarquai que, curieusement, tantôt la lune apparaissait à tribord, tantôt à l'avant, tantôt à bâbord, puis disparaissait subitement pour revenir par tribord ! Un matelot hagard surgit à ce moment là : « Capitaine, la barre est foutue ! Le navire tournait sur lui-même... Coulon cette fois-ci leva le nez de son assiette : « Chef-mécanicien, à vous de voir... Et celui-ci replongea dans l'ancre des machines. Il y eût beaucoup de tintements d'outils, puis de formidables éclats de voix et certainement d'autres horions, puis le chef-mécanicien s'en revint l'air grave : « Rien à faire, le circuit est hors d'usage, j'ai fait installer la barre manuelle ». Là, le capitaine quitta la table, en annonçant qu'il allait demander un remorqueur. Je l'accompagnai à la passerelle, le vis décrocher le micro de l'émetteur qui, en veille, crachotait tous les parasites des ondes. A l'instant où l'officier appuya sur le poussoir d'émission, il y eût une brusque lueur dans tous les voyants de l'appareil et celui-ci se tut... La radio était morte !

Vaille que vaille, nous sommes rentrés au port dans la nuit, dirigés par les six matelots qui, à fond de cale, étaient nécessaires pour tenir à bras ferme l'énorme timon ; d'autres étaient disposés en relais sur les échelles et dans les coursives pour transmettre à la voix les ordres depuis la passerelle.

Sauvetage

Nous avons appareillé en fin de matinée. Toute la nuit des équipes d'urgence du chantier naval se sont relayées pour mener à bien, et dans les plus courts délais, les réparations. On a entendu prononcer le mot sabotage ; les matelots, eux, mettent cela sur le compte de la vétuste du pauvre rafiote... Quelques passagers parmi les "sondeurs", sont montés sur le pont à l'aube en chancelant, mais tout heureusement surpris que les affres du voyage soient déjà terminées ! Très étonnés également que le port d'Eiao soit aussi bien agencé, "comparable à Papeete". Ils ont bien du mal à croire les explications qu'on leur donne...

Au repas du soir, le capitaine nous a invités à sa table, sur laquelle une quinzaine de couverts et de serviettes immaculées étaient disposés. Les mêmes convives que la veille s'assèrent quelques instants, puis se relevèrent pour s'éclipser à tour de rôle en s'excusant, le front en sueur. Le navire roulait toujours, autant... Le service se terminait quand un matelot surgit à ce moment : « Capitaine, *pupuhi manu* ! » Une fusée... Cap dessus, personne n'a attendu les plats suivants. Tous les yeux disponibles fouillent la nuit dense ; plus rien, le barreur aurait-il rêvé ? Puis tout le monde aperçoit simultanément un éclat rouge, ridicule, loin, sur ce qui pourrait être l'horizon. On fait accélérer la machine, tous les projecteurs sont mis en batterie et, une demi heure plus tard, dans la lumière de ceux-ci danse une bien fragile et incroyable coque de noix. Il s'agit d'une petite "goélette" (7), du type de celles qui font la navette entre Papeete et Moorea. C'est-à-dire qu'il n'y a presque pas de superstructures, l'ensemble est partiellement couvert d'un toit qui abrite des rangées de bancs ; on peut entendre les hurlements de joies de la trentaine de malheureux qui sont à bord... Après que "l'Oiseau des Iles" se soit approché au plus près, la chaloupe est mise à flot, avec quelques difficultés, car la tempête d'hier paraît vouloir reprendre. L'embarcation est très vite environnée d'ailerons de requins. Le chef-mécanicien et quelques solides matelots y ont pris place, on les voit s'éloigner, chevaucher la crête des vagues, retomber dans le creux de celles-ci tel un fragile bouchon, puis finir par s'amarrer au bateau désemparé. Un quart d'heure après, ils reviennent. La "goélette" qui se rendait à Makatea venant de Tahiti est en panne de moteurs et dérive depuis deux jours : il n'y a pas de radio à bord. L'inévitable femme enceinte des types de voyage de cette époque est là, on souhaite le médecin, de l'eau potable... Toute la nuit une navette s'établira, on transporte de lourdes batteries pour essayer de redémarrer le moteur, rien n'y fait. Notre capitaine a voulu donner la remorque, aussi incroyable qu'il nous ait paru, l'autre capitaine a refusé : qui dit remorquage dit frais. Il a simplement demandé qu'on prévienne par radio son armateur, pour que celui-ci envoie un navire de sa compagnie au secours. Nous pensions que le commandant de notre navire allait donner l'ordre de continuer la route, mais celui-ci a estimé qu'il pouvait y avoir péril pour l'autre bateau et, jusqu'à l'aube où nous avons vu poindre la fumée du bateau de secours, nous avons cerclé au ralenti autour de la petite goélette, en roulant tous deux de façon effroyable.

Puis il y eût trois belles journées à travers les Tuamotu, où l'Océan Pacifique méritait son nom. Au passage d'un atoll, le capitaine nous a conté la tragédie qu'il y avait connue quelques années auparavant. Au moment de franchir le récif, la baleinière s'était retournée : des passagers ont été happés par les vagues et se sont noyés. La quille ferrée de la lourde embarcation a, en retombant,

sectionné les deux jambes d'un commerçant chinois de l'île qui retournait chez lui. Ils ont eu le temps de le porter à sa maison où il s'est éteint sur son lit, vidé de son sang. Au large d'un autre îlot, c'est l'histoire des deux hydravions de la marine qui ont coulé le même jour, sur le même pâtre de corail ; le second aéronef était venu à la rescousse du premier. Le curé de l'île avait essayé de transformer l'une des épaves en un bateau pour circuler dans l'archipel, ses roues permettaient de le hâler sur les plages. L'embarcation flottait, mais n'avancait pas vite. Un ingénieur "expert" est venu à passer par là, on a suivi ses bons conseils : l'avion-bateau s'est traîné encore plus lamentablement et n'a pu éviter un dernier récif...

Braconnier

Enfin, par un matin rempli d'embruns, nous aperçûmes la masse d'Eiao. Les moribonds se sont alors extraits de leurs couchettes, leurs épreuves touchaient à leur fin... non, hélas pour nous, pas encore. En prenant le cap de la baie de Vaituha, nous tombons sur un navire coréen en train de pêcher dans les eaux territoriales. Le braconnier est signalé par radio à l'amirauté, et nous recevons l'ordre de lui barrer tout passage, jusqu'à ce qu'un avion de l'aéronavale puisse venir constater l'infraction ! Et toute la matinée se passa à cercler autour de ce bâtiment pour lui interdire toute esquivé. C'est à cette occasion que Coulon me conta l'histoire des tombes mystérieuses qu'il avait découvertes sur la plage de Vaituha quelques mois auparavant. Enfin un avion Orion P2V7 de l'Aéronavale arriva à basse altitude pour photographier le clandestin ; nous pouvions continuer notre route. Dans la baie de Vaituha nous attendait le petit bâtiment de la Marine nationale, un EDIC (chaland de débarquement de chars et d'infanterie), chargé de veiller à demeure sur la sécurité et à l'approvisionnement en eau du chantier. Il était à l'ancre ; nous devions y embarquer pour pouvoir être déposés dans la baie d'Avaneo, plus au nord. Mais il y avait également à transborder le ravitaillement, les carburants etc... Nous eûmes tout le loisir d'avoir un aperçu d'une partie de notre nouveau domaine : un paysage lugubre, aux roches dénudées et brûlées ; une plage rébarbative où les vagues se brisaient en rouleaux, l'horizon barré par le sommet des falaises où apparaissaient quelques moutons. Malgré la présence de quelques bosquets de cocotiers, il n'y avait aucune trace de présence humaine ; l'équipe des "sondeurs" contemplait, muette, quelque peu effarée et peut être aussi quelque peu effrayée. Le soleil déclinait quand les opérations furent terminées et nous n'avions plus qu'à patienter jusqu'au lendemain pour pouvoir être mis à terre. Ce fut notre dernière nuit en mer, encore bercée par le roulis, et dans le confort apprécié de la fraîcheur d'un immense hangar climatisé.

Le lendemain, vers les dix heures du matin, sous un soleil de plomb, nous étions jetés sur les galets de la plage d'Avaneo. Un GMC de l'armée, conduit par un légionnaire, nous attendait. Après une dizaine de kilomètres de piste, nous arrivions au sommet de l'île, sur le plateau de Tohuanui. Notre voyage prenait fin, nous étions rendus au village "Françoise". Sur une place de latérite rouge, il y avait des cabanes de tôle, des antennes, quelques tentes collectives de l'armée ; dans un bosquet de bois de rose étaient disséminées quelques tentes individuelles. On m'en désigna une pour y poser mon sac.

Le chantier d'Eiao

Je n'ai jamais su, ni voulu compter, combien nous étions en tout ; peut-être une centaine de personnes avec notre arrivée. Un fait est certain : il n'y avait aucune femme, et il n'y eût jamais de visite féminine tout le temps du chantier. Il y avait trois catégories de personnel bien distinctes : les métropolitains, les "locaux", les militaires. Chaque catégorie se divisait à son tour, selon les spécialités de chacun. Les métropolitains comprenaient l'équipe de direction technique et de soutien logistique déjà au fait de la Polynésie et l'équipe des "sondeurs", soudée et quelque peu frondeuse à l'égard des premiers. Les "locaux" se séparaient entre Tahitiens et Marquisiens. Les premiers avaient des tâches spécialisées : cuisiniers, chauffeurs, les seconds étaient manœuvres et venaient de remplacer les Raiatéens, trop exigeants. Le gros des militaires était le détachement Génie-Légion du 5ème RMP (8), chargé des travaux routiers et de la protection du site ; venaient ensuite deux météorologues et le médecin appelé. Les "civils", le médecin, les "météos", habitaient le village "Françoise". Mais les derniers, adeptes du secret dans le secret, avaient ceint leur station de barbelés. La Légion, par stratégie, avait aménagé son propre camp à l'écart. Bien que tout ce monde fût appelé à travailler ensemble, à se côtoyer, les rencontres étaient rares. Peu d'amitiés se nouèrent vraiment : dans l'isolement collectif, chacun paraissait vouloir demeurer solitaire, les pensées étant souvent portées vers ailleurs. Nous respections mutuellement cet état de fait, et les relations furent aussi bonnes que possible, centrées vers l'objectif : forer.

Le premier "trou" avait été réalisé sur le plateau, aux abords de Françoise, au beau milieu de l'île. Le second, pour lequel nous étions sur place, serait foré au lieu dit "Naore" au sud de l'île, à quelques kilomètres de distance. Le travail, par dérogation exceptionnelle et par nécessité est basé sur un régime de soixante heures par semaine. La foreuse tourne vingt-cinq heures sur vingt-quatre, rien ne doit l'arrêter ; les boulangers travaillent de nuit ; la Légion est en alerte permanente car il y a de nombreux "navires de pêche" insolites qui se sont pris d'une passion subite pour les eaux marquisiennes. Les loisirs sont selon ce que chacun s'accorde le jour de repos obligatoire. Des groupes de joueurs de cartes ou d'échecs se sont constitués, des parties de pétanque s'organisent à l'improviste. Les manœuvres marquisiens partent à la chasse aux cochons sauvages, munis de leur seul sabre d'abattis et des chiens qu'ils ont amenés ; d'autres vont pêcher. Tous désirent s'en nourrir, et préfèrent leurs produits aux cuisses de grenouille, gigot de chevreuil, perdrix congelées que l'intendance s'ingénie à nous approvisionner, et que le cuisinier se consterne à préparer, pour soutenir notre moral. J'accompagnais parfois ces chasseurs, ou allais solitaire, pour accomplir ce qui allait devenir une passion : la prospection des nombreux sites archéologiques (9).

Latrines explosives

Le centre de vie de "Françoise" était le réfectoire et la cuisine. Seuls ses habitants (y mangeaient, la Légion ayant son autarcie. Il y avait une cuisine équipée de quatre chambres froides et de quatre "iso-frigo", une boulangerie avec pétrin et four à pain électrique. Le réfectoire, posé sur une dalle bétonnée était le plus grand bâtiment, avec des murs de contre-plaqué et une toiture de tôle ondulée. Il servait aussi de salle de jeu et de salle de cinéma. Nous y avons fait des festins pantagruélique - et inattendus. Je me souviendrai toujours de la surprise, et du silence glacial qui s'ensuivit, lorsqu'on y servit aux manœuvres marquisiens, pour la première fois, des cuisses... de grenouilles. Le chef s'était surpassé et, à son indignation, vit revenir le contenu de tous ses plats dans les poubelles!

Les "sondeurs" étaient logés dans les cabanes de tôle individuelles, que chacun devait personnaliser à sa façon. L'un d'eux, à l'âme bucolique, avait réalisé un jardinet où poussaient radis et salades alignés au cordeau, ainsi que quelques fleurs de France ; un autre avait adopté un agneau, et que pensez-vous qu'il arriva ? L'encadrement disposait de quatre "shelters" blancs déposés par hélicoptère, l'un servait de bureau et de logement à l'ingénieur chef de chantier, un autre de logement et de cabinet de consultation pour le médecin, le troisième de logement et de laboratoire pour le géologue, le dernier de station radio. Il y avait la centrale électrique de quatre groupes électrogènes et un hangar atelier qui étaient ma partie. La Légion vivait donc à l'écart, à quelques centaines de mètres, sous quatre tentes dont l'une réservée exclusivement au chef de détachement. Tradition oblige, la tente servant de réfectoire faisait également office de bar, lequel était probablement le mieux fourni de toutes les îles de l'archipel. De temps à autre, civils et militaires échangeaient des invitations, puis se rendaient la politesse. A ces occasions, les uniformes de la tenue n°1 étaient impeccables, avec leurs plis réglementaires, les civils faisaient un brin de toilette supplémentaire.

Comme installations collectives, il y avait les douches disposant d'eau chaude à volonté grâce à de grosses citernes souples en plein soleil et les fameuses latrines préfabriquées dont le transport par la voie des airs avait provoqué tant de commentaires à Tahiti. Ces dernières étaient situées, fort heureusement, loin à l'écart. Elles étaient environnées constamment d'un nuage de mouches vertes, bourdonnantes et grasses à souhait ; pour les chasser, dans chaque box brûlait une mèche à pétrole qui trempait dans une boîte de conserve. Chaque jour on déversait dans les fosses, d'une profondeur telle qu'il eût été définitif d'y sombrer, désinfectant et pétrole. Il arriva, évidemment, qu'une mèche à pétrole y tomba. L'incendie dura trois jours, tordant et vrillant les tôles et l'armature métallique de la brillante réalisation technique. Après, ce fut à chacun de se dém...

Le problème crucial était celui de l'eau, pour nos besoins personnels ou collectifs, mais surtout pour les opérations de forage ! N'étant pas possible de s'en procurer sur les hauts du plateau, la seule solution fut de la transporter depuis Nuku Hiva par le navire EDIC, c'était là son rôle essentiel. Elle était ensuite pompée depuis le bord dans une batterie de citernes souples disposées sur la grève de la baie d'Avaneo. Un camion-citerne faisait une navette constante à travers toute l'île pour la distribuer. J'ai toujours en mémoire son chauffeur, Justin. Celui-ci, un brave et débonnaire Tahitien au gabarit impressionnant, était la terreur de la piste, ayant constamment le pied "au plancher" lorsqu'il conduisait. Son véhicule, de l'aube à la tombée du soir, se signalait par un énorme nuage de

poussière et les couinements de la boîte de vitesse torturée. Il semblait que Justin ait fait un pari avec lui-même en cherchant à augmenter constamment le nombre de ses rotations ; s'il avait été chauffeur aux mines de nickel de Nouvelle-Calédonie, il eût fait fortune. Malgré tous les risques pris, il n'eût jamais d'accident, bien qu'il ait été digne du tournage d'un "remake" du film "Le salaire de la peur". Le soir venu, sur l'ordre plusieurs fois réitéré de s'arrêter, on le voyait enfin ôter sa combinaison empesée de poussière et de sueur et les lunettes de motocycliste qui lui laissèrent comme un tatouage autour des yeux. Et, privilège personnel que personne n'aurait osé lui reprocher, il prenait enfin sa douche avec le reste d'eau de sa citerne, avant de se rendre au réfectoire pour prendre le seul repas qu'il s'accordait dans la journée. Les cuisiniers le gâtaient particulièrement. Le problème de l'eau fut résolu ensuite par la pose d'un pipe-line, de la baie d'Avaneo au sud de l'île, soit quatorze kilomètres de conduites. Mais il fallut pour cela installer une seconde centrale électrique, une station de pompage, faire venir d'autres personnels. Du moins, le risque "Justin" fut écarté.

Pénurie d'eau

Les opérations du second forage menées à terme, le troisième et dernier allait être réalisé à son opposée, c'est à dire au nord de l'île, assez proche de la baie d'Avaneo; il s'appellerait "Dominique". Pour des raisons évidentes de facilités logistiques, il convenait d'installer un nouveau village au plus près du chantier et au plus court de la voie d'approvisionnement. Cela fut fait et ce fut une autre aventure. Nous nous sommes installés dans l'un des lieux les plus déshérités de l'île : aucun arbre, aucune ombre, peu de vent ; c'est un désert de pierrailles. Les installations de Françoise sont transplantées partiellement et progressivement, de nouvelles baraques de tôle et contre-plaqué construites ainsi qu'un nouveau réfectoire plus petit. Comme il ne pleut pratiquement pas sur cette partie de l'île, groupes électrogènes, containers et chambres froides sont laissés en plein air. Le nombre du personnel est également réduit au minimum, la Légion n'a plus que cinq représentants. Pour eau de boisson et pour les besoins de la cuisine, nous ne consommons que de l'eau d'Evian ! Le chef de chantier et le médecin redoutent toute dysenterie féroce qui pourrait perturber l'avancée des travaux. Il n'est pas question d'utiliser l'eau transportée depuis Nuku Hiva qui subit les pires avaries d'hygiène. Elle est stockée dans les grandes citernes souples de la baie d'Avaneo, pompée par le pipe-line en alternance avec l'eau de mer nécessaire au forage, stockée à nouveau en hauteur et en plein soleil pour les douches de Jeannine. J'ai essayé d'y goûter, elle a une saveur atroce de caoutchouc salé ! Et pour installer les nouveaux baraquements sous le soleil infernal, effectuer dans la poussière les navettes de transport entre Françoise et Jeannine, tirer les câbles électriques, poser les conduites, couler le béton, tout le monde boit, boit et s'asperge de temps à autre de cette eau d'Evian, si pure et si fraîche car les installations frigorifiques ont été installées en priorité. Il a été livré un stock impressionnant de cartons de ces bouteilles, tout le monde se fournit à satiété, le navire ravitailleur arrive bientôt.

Les mauvaises nouvelles allant de paire, nous apprenons en une même journée que

- a) Le matin : *L'Oiseau des Iles* est retardé de quelques jours.
- b) L'après-midi : il ne nous reste qu'une dizaine de cartons d'eau pour la cinquantaine de personnes.

Le responsable de chantier nous convoque en petit comité pour prendre une décision, tandis que les travaux continuent et que baisse la réserve d'eau. On dégage vite une solution, la seule : faire évacuer l'île par le plus grand nombre de personnes : laisser une équipe minimum en fonction de l'eau restante, pour garder les lieux et assurer leur maintenance. Le navire EDIC a quitté Nuku Hiva et arrive le lendemain, il devra repartir aussitôt en emmenant les personnels. La décision prise, le gestionnaire de l'intendance fonce mettre les cartons d'eau restants à l'abri. Il n'y en a déjà plus que sept. On présente l'affaire comme une aubaine aux différents travailleurs : nous sommes proches de Pâques, on leur accorde un congé exceptionnel de quatre jours à Nuku Hiva où une fête est prévue. Les sondeurs seront de la partie, ainsi que le personnel de restauration, la Légion. Il y a des cris d'enthousiasme, et pour célébrer cela, le cuisinier décide d'organiser un repas fin. Bien sûr, il a besoin ... d'eau. Il ne reste plus que quatre cartons : à sept, nous devons tenir trois jours avec. C'est faisable, et ne resteront que des volontaires. Je crois que c'est ce soir là, particulièrement bien arrosé d'alcool et vins divers délicieusement frais, que nous nous érigeâmes en République ! J'ai été l'éphémère ministre de l'Energie de celle-ci.

Aux aurores, tous les permissionnaires sont sur la plage et embarquent dès que la chaloupe de l'EDIC commence ses navettes, on nous fait de grands signes joyeux. Ce n'est qu'à midi que nous constatons qu'il ne reste plus qu'un plus seul carton d'eau, chaque manœuvre ayant pris une bouteille

avec lui, en douce, pour se prémunir des affres du voyage en mer. Ils auront eu à cœur de nous en laisser quand même : soit douze bouteilles pour sept personnes pendant trois jours... Les aurons nous maudits! Par contre, nous disposons à volonté de bière, vin rouge, vin blanc et vin rosé, apéritifs et spiritueux : un "Iso-frigo" à température constante de 5°C en est rempli. A l'extérieur, il fait 45°C. Trois jours plus tard, après de multiples appels de sirène, les marins de "*Oiseau des Iles*" durent se résoudre à prendre à pied les trois kilomètres de piste qui séparent le rivage d'Avaneo du camp Jeannine pour comprendre ce qui se passait. Ce sont eux qui nous réveillèrent, car nous gisions sur nos lits de camp, en bonne santé, mais passablement très éméchés et plongés dans une certaine irréalité...

Explosions

Une nouvelle équipe de sondeurs arriva, le dernier forage fut mené à bien, puis ce fut le tour des scientifiques de haut niveau. Une équipe d'ingénieurs de Diaphysique allait procéder à une véritable radiographie de l'intérieur de l'île. A l'aide des puits de forage, des sismomètres étaient positionnés à différentes profondeurs, des charges de dynamite étaient mises à feu pour les ébranler, des enregistreurs magnétiques stockaient les résultats. Comme des hélicoptères étaient nécessaires pour assurer le transport rapide des personnes et des matériels en tous points de l'île, une frégate de la Marine vint en renfort. Je me souviens de l'hilarité de nos Marquisiens quand ils apprirent que les marins, lors d'une partie de chasse, avaient tiré quatre-vingt balles de fusil pour abattre quelques moutons. Eux se contentaient de leurs jambes, de leur sabre et de leur chien (10) ; pince-sans-rire, ils se proposèrent à ravitailler le navire.

Il se produisit un incident curieux lors de l'explosion de la plus forte charge, une centaine de kilos de T.N.T disposés sur l'îlot Motuu au centre de la côte Est. Quelques secondes après le tir, la mer se mit à bouillonner au pied de l'îlot et l'on vit émerger, quelques instants, une énorme masse gélatineuse rosâtre qui s'étala à la surface avant de disparaître. Certains y virent une tête de pieuvre ou de calamar gigantesque, d'autres une méduse démentielle. Du moins, c'est ce que nous raconta le vicomte De R... qui avait assisté à cela. C'était notre géologue, qui nous arrivait tout droit d'Afghanistan. Là bas, il avait connu la soif, et depuis se rattrapait. Il avait toujours une anecdote en train, mais sa faconde nous empêchait la plupart du temps de le prendre au sérieux. Toujours est-il qu'il était réellement vicomte, portait une bague armoriée, et que son plus cher désir, maintenant qu'il se trouvait en Polynésie, était de rendre visite à son cousin C... De V... dont il était sans nouvelles depuis une vingtaine d'années. Je lui appris que ce dernier résidait à l'opposée d'où nous étions, nous sommes proches de l'équateur, l'autre en direction de l'Antarctique, à Rapa. J'ignore s'ils ont pu se rencontrer. C... de V... apercevait des sous marins dans la baie d'Ahurei à Rapa, de R... voyait chez nous des soucoupes volantes ! (11) Un jour sa loupe de travail disparut, tout le chantier fut mis en émoi et le géologue déclara qu'il se croiserait les bras tant qu'elle ne serait pas de retour. Le coupable fut vite découvert, un jeune manœuvre qui avait eu la tentation de s'approprier l'objet magique, et ne savait plus qu'en faire. Très féodal et magnanime, le vicomte fit un sermon magistral sur le bien d'autrui, que son filou repentant dut subir en public, puis il lui attribua la charge d'être le gardien de tout son matériel. Ce qui n'empêcha pas que, quelques temps après, plusieurs fioles d'acide disparurent. Là, l'alerte fut plus chaude, on pensa de suite que quelqu'un aurait la tentation d'en boire, confondant acide et alcool. C'était effectivement le cas, mais on put récupérer les fioles avant que la beuverie ne commence.

"Amok"

Le chantier se terminait et n'avait été marqué jusqu'à présent d'aucun incident grave, si ce n'est celui de la pénurie d'eau. Il y eût toutefois une nuit qui aurait pu tourner à la tragédie. Bien que Polynésiens, les Tahitiens et les Marquisiens sont de sensibilités différentes. Une animosité latente régnait dans le chantier entre ces deux communautés. Les Tahitiens étaient les moins nombreux, mais s'estimaient qualitativement supérieurs du fait de leur spécialisation dans les travaux ; les Marquisiens, quant à eux, considéraient qu'ils pouvaient très bien assurer les tâches des premiers. Ceux-ci volontiers vantards, ne faisaient rien pour apaiser la situation ; les seconds n'appréciaient pas trop que l'on titillasse continuellement leur fierté. Un soir, tout éclata, probablement à la suite de quelques verres de vin rouge de trop. Les tentes des personnels étaient réparties sur trois terrasses s'étageant successivement. La terrasse supérieure était celle des manœuvres marquisiens, la terrasse centrale ne comportait qu'une seule tente: la mienne, la terrasse inférieure regroupait le hangar métallique des vivres et boissons et les tentes tahitiennes. Je fus réveillé par les éclats de voix

d'une dispute, les sons mats des coups de poings d'une bagarre, puis des bruits de course, une galopade effrénée accompagnés de tintements métalliques. J'ouvris la fermeture éclair de l'entrée de la tente, glissai la tête hors d'elle pour essayer de comprendre. Sous la lune se découpait la silhouette d'un des manœuvres, armé d'un coupe-coupe; c'était un jeune dont en temps ordinaire on appréciait la compagnie pour son éveil d'esprit. Je lui demandai ce qui se passait ? Il répondit simplement en brandissant son arme dans ma direction: "Si tu sors ta tête, je la coupe !" ... Je ne pense pas avoir manqué de courage cette nuit là. Simplement je ne disposais d'aucune arme ou objet pour répondre de façon appropriée, et j'avais compris immédiatement qu'aucun dialogue n'était possible. Il se produit parfois dans les petites communautés insulaires, comme nous l'étions, une exacerbation provoquée par l'isolement et l'accumulation de tensions diverses qui ne peuvent se libérer par une quelconque "soupape de sûreté". Les plus fragiles basculent dans l'irrationnel et la violence, perdent tout repère, et les plus solides finissent par suivre en engrenage. C'est le phénomène « amok », reconnu comme tel par les anthropologues. Et bien, j'y assistais bien malgré moi et aux premières loges ! Les Tahitiens s'étaient barricadés dans le hangar métallique, le groupe marquisien s'acharnait dessus à coup de tuyaux et de barres à mine, dans un vacarme épouvantable. L'ensemble du personnel métropolitain réveillé restait regroupé à distance, muni également de divers outils, mais impuissant. Et moi j'étais au beau milieu de tout ce charivari, à plat ventre sous le lit de camp au cas où les barres à mine aient décidées de prendre cette tente pour objectif. Toujours debout devant celle-ci, le descendant des guerriers d'autrefois excitait ses combattants, lançait ses cris de guerre, et gesticulait sous la lune en ayant soin de brandir son coupe-coupe de temps à autre dans ma direction. Les tentes tahitiennes gisaient à terre, certains continuaient à s'exciter dessus. Puis un des féroces assaillants tomba à terre, pris de convulsions, puis un autre, puis un autre; le chef de guerre rejoignit ses troupes au sol en lançant ses dernières vociférations. La bataille d'Eiao était terminée ; mais voilà que le parti tahitien, sortant de sa forteresse, entendait bien prendre sa revanche sur les ennemis étendus ; alors, le parti métropolitain s'est avancé... et je suis sorti de sous le lit. Croyez-vous que, vingt deux ans plus tard, je brode ? Cela s'est bien passé ainsi. Par précaution les meneurs ont été entravés, le médecin a soigné les quelques bosses et yeux pochés, fait quelques piqûres et on a veillé le reste de la nuit. Au matin, dégrisé, l'instigateur des hostilités a quémanté le pardon de tous, s'est traîné à genoux devant le chef de chantier, a supplié. Rien n'y a fait, le maître du camp a été inflexible : retour séance tenante à Nuku Hiva par l'EDIC, et grosse peur des gendarmes, là bas à l'arrivée. Je l'y ai revu depuis : tout cela constitue désormais nos souvenirs de jeunesse et il n'y eut aucune suite. Toutefois, le sachant à présent responsable des destinées de la communauté de sa vallée, je suis quelque peu dubitatif quand je me rappelle son cri du cœur de ce soir là : « Si tu sors ta tête, je la coupe ! »

Retour au silence

Trois semaines plus tard, nous commençons la phase de repli d'Eiao. Mururoa s'avérait plus fiable. C'est dans ces circonstances que se sera produit le seul accident grave de toute la durée de ce chantier à hauts risques. Pressé d'aller chercher le courrier que l'EDIC nous ramène depuis la piste d'aviation de Ua Huka, le chef des sondeurs renverse sa jeep au premier tournant de la plage et se brise le bassin. Le navire retourne aussitôt à Nuku Hiva pour le déposer au seul et rudimentaire hôpital de l'archipel, où seront donnés les premiers soins sérieux. Le lendemain doit arriver le TCD Ouragan qui dispose d'un bloc chirurgical de pointe et récupérera le malheureux....

La Légion n'avait plus que cinq hommes au début de Jeannine, puis se réduisit à trois, puis à deux. Le dernier des légionnaires était indispensable, c'était le chauffeur du bulldozer qui jusqu'au dernier moment nous serait utile. La passation de commandement se passa de façon très réglementaire à chaque étape, à la dernière se posa un problème : comme un seul homme restait, qui prendrait à charge le bar ? Le caporal-chef K... eût cette phrase définitive : « Mon adjudant, pas de problème, j'achète tout ! » Il restait quarante-huit caisses de bière ; lors du départ définitif, il ne lui en restait plus. Il est vrai que nous l'avions un peu aidé. Depuis trois jours maintenant, une grosse masse grise est mouillée au large d'Avaneo ; c'est le TCD "Ouragan". Trois énormes hélicoptères s'en détachent, nous survolent, mènent un vacarme d'enfer, ce sont des "Super-Frelon" biturbines. On attache précipitamment à leurs hélingues les filets remplis de matériels, les containers. J'ai bien failli partir dans l'un d'eux où je m'étais endormi. Les parages de l'île contiennent un nouveau trésor : celui du container où étaient remisées toutes les têtes de forage diamantées et qui fut le seul qu'un des hélicoptères dut larguer au cours de leur noria ; c'était soit l'aéronef et son équipage, soit le container... Il gît désormais par 600m de fond. Puis un matin, l'un d'eux se pose. Nous ne réalisons pas très bien, on nous a réunis tous, les derniers qui restons dans l'île, une trentaine de personnes et leurs bagages, à proximité de sa zone de toucher. Dans le sifflement des turbines, la rampe arrière

s'abaisse alors que les roues affleurent le sol, on nous fait signe de monter à bord, vite, vite... Le temps de s'installer et d'enfiler les gilets de sauvetage réglementaires, nous avons déjà apponté sur le navire qui a appareillé et trace sa route. On a à peine aperçu ce qu'était notre Île vue du ciel : une ridicule masse de roches tourmentée, ravagée par l'érosion, brûlée par le soleil. Nous débarquons dans un autre univers, rempli de bruits, de mouvements et de technologie. Un petit comité est là, officiers et matelots dans des tenues immaculées, on nous applaudit et nous pensons sincèrement que l'on se moque de nous. Dans notre île, nous étions des seigneurs, ici nous nous retrouvons subitement tels des gueux, nous sommes en haillons, dépenaillés, la barbe au vent pour la plupart, et tous brûlés par le soleil. Nous ressentons un certain embarras, mais avant que l'on nous conduise à nos quartiers, dans un luxe de cabines climatisées et une débauche de douches chaudes ou froides à volonté, nous nous tournerons une dernière fois pour saluer notre République. Celle-ci brûle de tous les feux du soleil à son zénith, puis disparaît à l'horizon pour retourner en solitaire au silence que nous lui avons volé.

J.-L. CANDELLOT
Ua Pou, îles Marquises,
le 6/08/1995

- 1) Commissariat à l'Energie Atomique.
- 2) Centre d'Expérimentation du Pacifique.
- 3) Directeur administratif, ayant à charge l'organisation de toute la logistique de soutien CEA des sites d'expérimentation des atolls.
- 4) Personnels de recrutement local.
- 5) Par la suite, Premier ministre sous la présidence de François Mitterrand ; célèbre pour sa phrase « qui paye contrôle » , Michel est le fils du physicien Yves Rocard, l'un des pères de la bombe atomique française qui participa aux essais souterrains de celle-ci dans le désert du Sahara.
- 6) Il était prévu qu'une centaine de "rebelles" y soient exilés, on préféra les débarquer à Ua Huka.
- 7) Le terme impropre de goélette est utilisé au sens local qu'il a pris en Polynésie, on appelle ainsi tout petit navire à moteur qui cabote dans les archipels.
- 8) 5ème Régiment Mixte du Pacifique. Composé de spécialistes des travaux lourds de l'arme du Génie et de la Légion Etrangère, il a eu pour charge les travaux de pionniers d'installation des sites de tir nucléaires et leur protection. Remplacé par le 5ème REI composé uniquement de légionnaires.
- 9) Candelot, J-L: "Contribution à la prospection archéologique des îles Marquises, l'île d'Eiao" J.S.O. 66-67, 1980. Musée de l'Homme- Paris.
- 10) Un émule de Tarzan, dans notre équipe, avait débarqué muni d'un arc et de flèches. Il trouva plus simple, par la suite, de procéder comme la plupart des chasseurs: on imitait le bêlement des moutons, ils venaient à nous, on les assommait d'une grosse pierre.
- 11) Combien de fois l'avais-je gentiment brocardé sur le sujet. Je le ferais moins à présent, il se passe sur ce sujet de drôles d'événements aux îles Marquises, j'en suis témoin.